

tif esthétique, magnifié par le romantisme, consistant à produire un texte qui soit aussi une œuvre d'art.

Rien n'en témoigne mieux que la répétition du même avertissement en ouverture de tous ces livres. Une règle était en effet posée, dont Léon de Buzonnière se réclamait dès 1830, dans le premier livre qui, publié en français, contenait dans son titre le mot *touriste* : « J'étais loin de songer à faire un livre<sup>1</sup> ». On s'amuserait à recenser ensuite tous les exemples de ce lieu commun dans les récits de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle : « ce n'est point un livre<sup>2</sup> » (Astolphe de Custine, 1830) ; « ceci n'est ni un livre, ni un voyage<sup>3</sup> » (Alphonse de Lamartine, 1835) ; « ce qui va suivre n'est pas un livre<sup>4</sup> » (Sosthène Hervieu, 1841) ; « loin de moi la prétention d'un livre<sup>5</sup> » (lord Wigmore, 1846) ; « ce livre n'en est donc pas un<sup>6</sup> » (Edmond Lafond, 1856) ; « ceci n'est pas un livre dans la véritable acception du mot<sup>7</sup> » (Maurice Martin, 1890). Et, en effet, ces livres n'étaient pas exactement des livres, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas exactement de la littérature, au sens que l'on donnait alors, de plus en plus précisément, à cette notion de littérature. Ce n'était pas de la littérature, d'une part, parce que les auteurs de ces livres affirmaient se démarquer de la littérature en prétendant se borner à restituer la réalité des émotions ressenties sur place (tel était en tout cas leur credo, dont on n'aura pas analysé ici les contradictions profondes en termes littéraires). Mais ce n'était pas de la littérature non plus, d'autre part, parce qu'effectivement ces livres n'étaient pas d'abord pensés comme des livres – mais, peut-être, comme des *objets*, auxquels on tâchait de conserver, le plus possible, la forme du journal de bord, c'est-à-dire celle d'une écriture qui, comme le disait Flaubert (lequel, pour cette raison, se refusa à transformer ses objets en livres), doit « sentir le cuir des souliers de voyage ».

1. Léon de Buzonnière, *Le Touriste écossais ou Itinéraire général de l'Écosse, ouvrage indispensable au voyageur*, Paris, Lefèvre et Cie, 1830, note préliminaire.

2. Astolphe de Custine, *Mémoires et voyages*, t. I, Paris, A. Vézard/Lenormant père, 1830, p. II.

3. Alphonse de Lamartine, *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient. 1832-1833*, Paris, Gosselin, 1835, Avertissement.

4. Sosthène Hervieu, *Souvenirs d'un touriste*, Bayeux, Nicolle, 1841, p. 1.

5. Lord Wigmore, *Le Touriste. Haltes et souvenirs d'un voyageur*, Paris, Amyot, 1846, p. I.

6. Edmond Lafond, *Rome. Lettres d'un pèlerin*, Paris, Ambroise Bray, 1856, t. I, p. IV.

7. Maurice Martin, *Voyage de Bordeaux à Paris par trois vélocipédistes. Itinéraire du touriste*, Bordeaux, Bureaux du Véloce-Sport, 1890, p. I.

## Objet pléthorique, sujet mélancolique de Perec, Le Clézio et Modiano à Quignard

Lorsqu'elle se rencontre dans le roman, la liste, par sa forme, interrompt. Elle remet en question le statut grammatical, énonciatif puis individuel du sujet. À sa place en effet se déploie l'objet, lui aussi sous formes successivement grammaticale (le mot comme item remplace l'organisation hiérarchisée de la phrase), énonciative (l'origine du discours tend à s'éclipser derrière l'énumération) puis thématique (tous ces mots ne valent-ils pas finalement aussi pour les choses qu'ils désignent?). Lorsqu'elle se déploie dans l'espace historique de l'après-guerre (ou des Trente Glorieuses), la liste comme phénomène inscrit dans le littéraire tend à instaurer un antagonisme « humain *vs* marchandise ». Dans cette perspective, je convoquerai le Le Clézio du *Procès-verbal* (1963), le Perec des *Choses* (1965) et le Modiano de *La Place de l'étoile* (1968), en m'appuyant sur la littérature de l'époque – Baudrillard notamment, dont le discours établit assez clairement la crainte d'une disparition du sujet au profit de l'objet. Puis je tâcherai de montrer comment évoluent ces questions chez un contemporain, Pascal Quignard, en particulier dans *Sordidissimes* (2005). Cet ouvrage, en effet, met en scène l'objet selon des modalités qui prennent en compte la pléthore dont il fut le héros, quarante ans auparavant, et le met à distance, pour en faire ressortir un nouvel investissement mélancolique du sujet – dans le vide que l'objet occupait précédemment.

### *La liste comme procédé de réification du mot*

Il y a aujourd'hui tout autour de nous une espèce d'évidence fantastique de la consommation et de l'abondance, constituée par la multipli-

1. Université de Lausanne.

cation des objets, des services, des biens matériels, et qui constitue une sorte de mutation fondamentale de l'écologie de l'espèce humaine<sup>1</sup>.

Ainsi débute le célèbre ouvrage de Jean Baudrillard, *La Société de consommation*. Il se trouve que la multiplication des objets dont parle Baudrillard en 1970 trouve son écho dans la littérature de la décennie qui vient alors de se terminer, et dont je vais ici observer quelques représentants. En plus de leur relative proximité historique, ceux-ci ont fait l'objet de ma sélection à cause de leur commune propension à présenter cette multiplication sous la forme, aussi bien iconique que thématique, de la liste.

Avant de les présenter, je reviens sur un élément de la citation de Baudrillard qui me semble particulièrement éclairant, dans le lien qu'il permet d'instaurer avec la liste. C'est le syntagme «évidence fantastique» (en fait, un oxymore). La liste est également une forme contradictoire, qui peut répondre de cette double qualification. Elle est, en effet, évidente : diachroniquement, elle est aussi ancienne que l'apparition de l'écriture<sup>2</sup> ; sur un plan littéraire, aussi ancienne – en tout cas – qu'Homère<sup>3</sup>. Synchroniquement, elle est aujourd'hui encore une production scripturale très commune, aussi bien hors du champ littéraire que dans celui-ci. Elle peut aussi, dans une certaine mesure, répondre au qualificatif de fantastique, sur le plan de sa lecture, qu'elle contrecarre et désoriente, comme on le verra, notamment, avec Perec ; instrument d'ordre, elle peut tout aussi bien exprimer le plus inextricable chaos<sup>4</sup>. Le constat est donc le même, pour le lecteur face à la liste, que pour Baudrillard face à l'objet : qu'est-ce qui sépare l'abondance de la pléthore ? Qu'est-ce qui sépare l'ordre du chaos ? Et que faire quand la marchandise pléthorique s'articule précisément par la pléthore verbale ?

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, même grossièrement, combien la littérature du xx<sup>e</sup> siècle est, sur le plan du traitement de l'objet, tributaire de celle du xix<sup>e</sup>. D'abord parce que, comme le remarque Marta Caraion (et nonobstant le constat de Baudrillard), la «multiplication pathologique de l'objet<sup>5</sup>» est un phénomène qui n'a pas attendu le xx<sup>e</sup> siècle pour se manifester. Ensuite parce que le

1. Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Paris, Gallimard, 1970, p. 2.

2. Voir à ce propos Jack Goody, *La Raison graphique*, Paris, Minuit, 1979, p. 140-196.

3. Voir Sylvie Perceau, *La Parole vive. Communiquer en catalogue dans l'épopée homérique*, Louvain, Peeters, 2002.

4. Voir à ce propos Leo Spitzer, «La enumeración caótica en la poesía moderna», *Lingüística e historia literaria*, Madrid, Editorial Gredos, 1974.

5. Marta Caraion, *Objets en liberté*, Lausanne, Archipel «Essais», 2005, p. 11.

xix<sup>e</sup> siècle témoigne d'un rapport affectif à l'objet, d'un rapport de proximité : «objets à caractère, [...] attachés au personnage par un lien essentiel à l'intrigue<sup>1</sup>». Ce rapport est supposé disparaître avec Flaubert, et avoir disparu à partir de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, si l'on en croit Alain Robbe-Grillet et son proverbial «les choses sont là», qui désormais «renonceront [à leur] intériorité suspecte<sup>2</sup>» dans le traitement que la littérature moderne se doit de leur réserver. Un constat historique qui rejoint à peu près celui de Baudrillard, deux ans avant *La Société de consommation* :

L'univers de la «Stimmung» [...] a disparu, celui de l'unisson «naturel» des mouvements de l'âme et de la présence des choses : l'ambiance intériorisée (par rapport à l'ambiance extériorisée des «intérieurs» modernes). Aujourd'hui la valeur n'est plus d'appropriation ni d'intimité, mais d'information, d'invention, de contrôle, de disponibilité continue aux messages objectifs – elle est dans le calcul syntagmatique qui fonde proprement le discours de l'habitant moderne<sup>3</sup>.

Dans la suite de sa réflexion, Baudrillard reconnaît aux objets modernes une qualité de déplacement en direction de signes<sup>4</sup> – c'est-à-dire potentiellement d'une transformation des objets en des signes d'eux-mêmes. Ce mouvement rejoint celui, inverse, qui s'amorce avec la liste, où le signe se réifie – c'est-à-dire que, défaits de la servilité structurale qui leur est propre au sein de la narration romanesque, les mots de la liste, «itemisés», subissent un début de transformation, du signe qu'ils sont en l'objet qu'ils représentent. Il s'ensuit, au passage, que l'expression de la pléthore ne passe pas uniquement par la liste d'objets, mais aussi d'autres types d'items, objectivisés par leur disposition en liste.

Enfin, tout à la fois évidente et fantastique (ou familière et étrangère), expression de la multiplication, illustration du remplacement des objets par leurs signes, la liste serait donc l'expression scripturale la plus directe de la société de consommation baudrillardienne, et cette modernité, d'où Baudrillard parle, devrait présenter dans ses productions littéraires des exemples de cette expression.

C'est effectivement le cas. Mais contrairement à la prophétie

1. *Ibid.*, p. 16. Je précise que la périodisation adoptée ici par moi est sciemment vague, et ne saurait rendre compte avec précision du rapport de l'humain à l'objet dans l'ensemble du xix<sup>e</sup> siècle.

2. Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Paris, Minuit, 1963, p. 20.

3. Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, p. 34.

4. «[Les objets] n'ont plus de valeur propre, mais une fonction universelle de signes», *ibid.*, p. 190.

conjointe de Robbe-Grillet et de Baudrillard, on va constater que le rapport du sujet à l'objet chez nos auteurs est bien moins détaché et objectivisant qu'annoncé – surtout si l'on s'attarde sur les procédés énonciatifs qu'occasionne le discours de liste.

Les trois premiers romans dont il sera question ici seront associés de manière assez large sur le plan historique, car leurs parutions respectives sont dispersées au fil de la décennie des années 1960. Ils ont néanmoins pour particularité d'exploiter chacun la forme-liste de manière très évidente. Il s'agit du *Procès-Verbal* de Le Clézio (1963), des *Choses* de Perec (1965) et de *La Place de l'étoile* de Modiano (1968). Ces trois romans ont également en commun d'avoir bénéficié d'une reconnaissance critique et médiatique directe; ils sont tous trois primés à leur sortie (le Renaudot pour Le Clézio et pour Perec, les prix Nimier et Fénéon pour Modiano).

Il faut également préciser un point: la trajectoire de ces trois écrivains s'affirmera, dans la suite de leurs carrières respectives, d'une manière dont ces trois premiers romans auguraient assez peu. Pourtant, si ces romans présentent de nombreuses dissimilitudes de ce que l'œuvre de chacun d'eux deviendra, s'ils ne sont pas le signe d'un attachement à une cause littéraire commune, pour autant je veux voir entre ces trois textes un lien historique; une proximité qui doit autant à leurs dates de parution qu'à la tendance de l'époque à l'écriture expérimentale, à vocation transgressive. Je vois d'ailleurs, en ce qui les concerne, la liste comme l'un des symptômes de cette expérimentation et de cette transgression.

#### *Le Clézio ou la démesure du pouvoir du verbe*

Par-dessus tout, il y avait cette foule d'hommes et de femmes, assoiffée de violences et de conquêtes. Ils étaient groupés sur les points stratégiques du monde; ils dressaient des cartes, dénommaient les terres, écrivaient des romans ou des atlas: les noms de lieux qu'ils peuplaient s'alignaient:

Ecclefechan	Écosse	55.3.N. 3.14.W.
Eccles	Angleterre	53.28.N. 2.21.W.
Eccleshall	Angleterre	53.28.N. 2.21.W.
Echmiadzin	Arménie	40.20.N. 44.35.E.
Echternach	Luxembourg	49.48.N. 6.25.E.
Echuca	Victoria	36.7.S. 144.48.E.
Ecija	Espagne	37.32.N. 5.9.W.
Ecuador, rep.	Amérique du Sud	2.0.S. 78.0.W.

Edam	Hollande	51.32.N. 5.3.E.
Eddrachillis	Écosse	59.12.N. 2.47.W.

Et leurs noms emplissaient les livres sur les tablettes des cafés:

Revd. William Pountney  
Francis Parker  
Robert Patrick  
Robert Patton  
John Payne  
Revd. Percival  
Robert de Charleville  
Nathaniel Rayner  
Abel Ram, esq.

C'était parmi eux qu'il fallait chercher. On aurait tout trouvé [...]. Ils vivaient tous de la même vie; leur éternité, elle se fondait peu à peu aux matériaux bruts dont ils étaient les maîtres<sup>1</sup>.

Les deux phrases «c'était parmi eux qu'il fallait chercher/ on aurait tout trouvé» peuvent sans aucun doute être considérées comme programmatiques de l'écriture de Le Clézio, durant les dix-sept premières années de sa carrière, entre 1963 et 1980. Cette période est marquée par un engagement total de l'écriture dans la pléthore des signes, qu'il s'agisse de noms propres pris, comme ici, au hasard d'un atlas ou d'un registre, de noms de marques observées sur les néons des grandes villes, de répertoires d'objets de la vie courante.

Cet engagement est marqué par un rapport spécifique du sujet-énonciateur à l'objet-énoncé, que l'on pourrait qualifier d'im-mersif: aussi bien dans la représentation du corps, que dans celle de l'expérience vécue, du rapport au monde et au langage, le sujet, souvent enclin au propos hallucinatoire et à l'ivresse verbale, se confond complètement avec sa faculté de témoigner de ce qui l'entoure. On trouve, un peu plus loin dans le roman, une formule qui résume assez exactement ce rôle: «Partant de sa propre chair humaine, de sa somme de sensations présentes, [Adam Pollo] s'anéantit par le double système de la multiplication et de l'identification<sup>2</sup>.» De nombreux exemples pris dans les premiers textes de Le Clézio montreraient que le rapport du sujet à l'objet-liste n'est pas un rapport d'exclusion ou de mise à distance mais d'inclusion. La différence, par rapport au paradigme du XIX<sup>e</sup> siècle observé précédemment, est qu'à présent l'inclusion dans l'objet se fait à travers la série d'objets, ce qui

1. J.M.G. Le Clézio, *Le Procès-Verbal*, Paris, Gallimard, 1963, p. 143-144.

2. *Ibid.*, p. 161.

a pour effet de fragmenter le sujet, le diluer. Voire, en ce qui concerne le personnage, à l'anéantir. Au fil de ses premiers romans, *Le Clézio* se montrera de plus en plus enclin à noyer ses personnages dans les signes qu'il convoque sous forme de listes.

La conséquence de ce mouvement est un recentrement énonciatif sur la figure auctoriale. Celle-ci ne se présente pas sous les auspices d'un énonciateur autobiographique, mais plutôt comme la voix de celui qui a le pouvoir de multiplier les signes, de faire la liste, de la rallonger, de multiplier les listes. Dans notre exemple, cette subjectivité auctoriale figurée est visible à travers la mise en transparence du procédé romanesque : c'est dans le geste même de nommer le monde entier que se crée le roman, c'est la mise en liste qui permet de « tout trouver », et les tournures impersonnelles « il y a », « il faut », « on » montrent bien que se crée ici un effet de métalepse. *Le Clézio* se désigne donc lui-même, figuralement, comme l'interface de la totalité qu'il recherche.

*Perec, ou le pouvoir de l'énonciation remis en question*

*Les Choses* de Perec est un roman dont la présence dans cette étude tombe sous le sens – mais au point justement qu'une remarque ait dû être formulée par Perec lui-même à propos de son roman. Cette remarque provient des *Entretiens et conférences* vol. I (p. 47), et on la retrouve sur la quatrième de couverture de l'édition de poche des *Choses* : « Ceux qui se sont imaginé que je condamnais la société de consommation n'ont vraiment rien compris à mon livre<sup>1</sup>. » En effet l'objet n'est pas présenté sur le mode antagonistique par rapport au(x) sujet(s). Sylvie et Jérôme vivent entourés d'objets, mais ne développent pas de distance critique par rapport à eux, parce que sans eux, ils ne sont rien. Leur travail d'enquêtes sociologiques, par exemple, se résume à une énumération, une longue litanie des objets à propos desquels Sylvie et Jérôme doivent interroger les habitudes de leurs contemporains :

Il y eut la lessive, le linge qui sèche, le repassage. Le gaz, l'électricité, le téléphone. Les enfants. Les vêtements et les sous-vêtements. La moutarde. Les soupes en sachets, les soupes en boîte. Les cheveux : comment les laver, comment les teindre, comment les faire tenir, comment les faire briller. Les étudiants, les ongles, les sirops pour la toux, les machines à écrire, les

1. Georges Perec, *Les Choses. Une histoire des années soixante*, [1965], Paris, Julliard, « Pocket », 1999.

engrais, les tracteurs, les loisirs, les cadeaux, la papeterie, le blanc, la politique, les autoroutes, les boissons alcoolisées, les eaux minérales, les fromages et les conserves, les lampes et les rideaux, les assurances, le jardinage. Rien de ce qui était humain ne leur fut étranger<sup>1</sup>. »

On est confronté ici à cette dimension « fantastique » de la liste dont je parlais avant : le lecteur est fasciné et manipulé par cette liste, potentiellement autant que les sujets Sylvie et Jérôme par les choses qu'elle contient. Dans les deux cas, l'objet interroge, en l'empêchant, la distance que l'on pourrait prendre par rapport à lui. Il rend impossible la mesure géométrique de cette distance, comme l'aurait souhaité Robbe-Grillet.

C'est par sa composition que la liste pose problème. Dans un premier temps, les items se regroupent autour d'éléments communs, séparés par des virgules. Les points organisent ces groupes. Puis, à partir de « Les étudiants », ce ne sont plus que des virgules qui séparent les items. Il y a emballement de la liste, et à travers cet emballement, un happement. Le sujet est pris dans le tambour de cette sorte de machine à laver. À partir de là, la manière de penser les objets de la liste n'est plus donnée par sa composition, laquelle au contraire semble privilégier la fatrasie à tout système classificatoire. L'effet d'hétérogénéité qui s'en dégage invite alors à lire dans cette liste une forte polysémie. Un seul exemple de celle-ci : « le blanc ». On voit bien qu'il s'agit de cette catégorie de textiles blancs par quoi l'on nomme le linge, les draps, etc. Mais la proximité des « fromages » et des « boissons alcoolisées » suggère qu'il pourrait aussi s'agir du vin, du fromage blancs. Celle de la « papeterie » et des « machines à écrire » évoque le blanc typographique. Par-dessus tout, n'y a-t-il pas également, pour paraphraser Aragon, *le blanc ou l'oubli*<sup>2</sup>, l'oubli de l'absent de la liste, celui du vide que met en évidence toute pléthore ?

La dimension « fantastique » est alors corroborée par l'expression d'une impossible totalité de la connaissance des humains, associée au chaos dans lequel cette connaissance se présente. C'est le contraire d'une mise à distance, entre le « il y eut » initial, très minimalement prédicatif, et la remarque finale, par laquelle l'enquête et la vie ne font plus qu'un. C'est le contraire d'une mise en ordre, alors même que la liste devrait en être l'instrument. On n'est pas très loin de la fameuse encyclopédie chinoise de Borges, fausse classification dont les catégories ne s'autorisent pas entre elles :

1. *Ibid.*, p. 34-35.

2. Cette transformation est de Perec lui-même, on peut la lire dans *La Disparition*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1969, p. 60.

Les animaux se divisent en : a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau, l) et cætera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches<sup>1</sup>.

Les objets de la liste perdent les personnages du roman, comme des parents leurs enfants dans la forêt. Mais la liste apparaît aussi comme le lieu d'une subjectivité particulière, lieu d'une idiosyncrasie de langage qui, pour pouvoir être saisie, exige un travail de lecture conséquent. On demande au lecteur de reconstruire la logique d'un discours livré en vrac, comme un jeu de construction dont les instructions de montage manqueraient; *la vie* assurément, mais livrée sans le *mode d'emploi*.

Le rapport de l'objet de la liste à son sujet doit donc ici être compris comme double: d'une part la description du mode de vie de Sylvie et Jérôme est perçue comme indissociable de leur subjectivité propre. Ils *sont* les objets dont ils s'entourent. D'autre part il appartient au lecteur de reconstruire le sens de la liste, en s'en faisant lui-même le sujet. Alors que Le Clézio désignait la figure démiurgique de l'auteur comme instance centrale du pouvoir de la nomination, Perec tient son lecteur comme témoin d'un pouvoir perdu par les personnages qu'il présente.

Toujours, de l'anéantissement du personnage dans les objets, renaît une conscience qui réaffirme ce pouvoir du signe. Cette conscience n'est pas que le fait du lecteur, d'ailleurs. Dans un entretien donné pour la télévision en 1965, Perec, interrogé sur le caractère autobiographique de son récit, ne donnera que quelques éléments de nature finalement plutôt sociologique, avouant seulement: «Tous les détails sont mes détails, c'est-à-dire que j'habite dans la maison que j'ai décrite, j'ai rêvé de ces choses que j'ai décrites, seulement pour ma part, si j'ai écrit le livre c'est pour prendre du recul par rapport à ces choses<sup>2</sup>.» La liste apparaît donc comme une forme-limite dans ce rapport aux objets, forme à travers laquelle Perec teste le pouvoir qu'il exerce sur les choses/signes qu'il déploie.

1. Jose Luis Borges, *Enquêtes*, [1974], Paris, Gallimard, 1986, p. 128.

2. Entretien disponible en ligne: <http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/I00005530/georges-perec-a-propos-de-son-livre-les-choses.fr.html>, consulté le 8.03.2013.

*Modiano, de la pléthore à la mélancolie*

Modiano apparaît aujourd'hui comme un écrivain modeste et pudique, ayant construit, au fil de son œuvre, des narrateurs discrets au point d'en devenir spectraux. Autant de sujets autodiégétiques, dont *Un Pedigree* montrera en 2005 la proximité extrême qu'ils entretenaient avec leur auteur, représentants fragmentaires de sa propre existence. Pour autant, le personnage principal de *La Place de l'étoile*, Raphaël Schlemilovitch, ne ressemble pas vraiment aux narrateurs modianiens futurs: dilettante aussi brillant qu'outrageux, tout à la fois séduisant et répugnant, archange et proxénète, tel un Solal partageant son identité avec celle du juif Süss. Personnage-somme, figure de l'*hybris*, Schlemilovitch, dans l'exemple suivant, affronte la pléthore selon un mode inversé par rapport au paradigme de consommation en vigueur chez Perec. Néanmoins pour lui aussi, l'objet participe d'une appartenance identitaire, et les listes de *La Place de l'étoile* doivent être interrogées dans cette perspective.

Il a bien fallu que nous [mon père et moi] nous quittions. La veille de la rentrée des classes, j'ai jeté pêle-mêle ma garde-robe au milieu de la chambre: cravates de Sulka et de la via Condotti, pullovers de cashmere, écharpes de Doucet, costumes de Creed, Canette, Bruce O'lofson, O'Rosen, pyjamas de Lanvin, mouchoirs d'Henri à la Pensée, ceintures de Gucci, chaussures de Dowie and Marshall...

- Tenez! dis-je à mon père, vous emporterez tout cela à New-York en souvenir de votre fils. Désormais, le béret et la blouse gris mâchefer de la khâgne me protégeront contre moi-même. [...] Me voici définitivement assimilé. Vais-je entrer dans la catégorie des juifs militaristes, comme Dreyfus et Stroheim? Nous verrons<sup>1</sup>.

Ici, la liste implique un détachement des objets mentionnés. Mais ces habits que l'on abandonne avec superbe, ne signifient pas que l'on se mette à nu. Leur valeur intrinsèque est rappelée par le nom des marques qui les accompagnent. De plus, ils sont remplacés par un vêtement plus magnifique, dans lequel mieux encore se draper, *l'identité française*, rêvée et poursuivie tout au long du roman, toute aussi vaine que des habits de luxe, mais qui fonde une omniprésence aussi angoissante et désirable que les listes d'objets de consommation précédemment citées. Les listes de *La Place de l'étoile* sont d'ailleurs, plus fréquemment, peuplées de noms de personnages historiques ou de noms de lieux français.

1. Patrick Modiano, *La Place de l'étoile*, [1968], Paris, Gallimard, «Folio», 2008, p. 71.

La pléthore des objets n'est repoussée que pour permettre au sujet d'adopter d'autres marques d'appartenance identitaire, dont le nombre est toujours aussi important. Mais c'est le vide qui se cache à nouveau derrière l'accumulation des possibles :

Mon père voulut retrouver Paris, où il avait passé sa jeunesse. Nous allâmes boire quelques gin-fizz au *Fouquet's*, au *Relais Plaza*, au bar du *Meurice*, du *Saint-James* et de l'*Albany*, de l'*Élysée-Park*, du *George V*, du *Lancaster*. C'étaient ses provinces à lui. Pendant qu'il fumait un cigare Partagas, je pensais à la Touraine et à la forêt de Brocéliande. Où choisirai-je de m'exiler ? Tours ? Nevers ? Poitiers ? Aurillac ? Pézenas ? La Souterraine ? Je ne connaissais la province française que par l'entremise du guide Michelin et de certains auteurs comme François Mauriac<sup>1</sup>.

Le rapport du sujet à l'objet est encore ici un rapport d'inclusion ; l'épaisseur fait défaut au personnage par le biais de son lien à l'objet pléthorique, ce dont témoignent également les choix identitaires qu'il se propose de faire – serai-je celui-ci, serai-je celui-là ? Irai-je ici, irai-je là ? – autant de choix qu'il n'arrêtera pas. En fin de compte, « nous » ne « verrons » rien du tout ; en fin de compte l'exil a lieu, mais sur un mode nomade et déterritorialisé. La dilution du personnage entraîne pourtant une nouvelle subjectivation : c'est celle que dégage, au fil du texte, la figure du juif errant, voué à ne prendre racine nulle part, forcé de faire, de ce vide objectif, son identité même.

Au terme de ces observations sur trois premiers romans des années 1960 en prise directe avec l'objet, que dire de la prescription de Robbe-Grillet ? Les choses sont-elles mises à distance ? Sont-elles devenues étrangères à l'homme ? On voit qu'il n'en est rien, et que l'objectivation de la pléthore et de l'accumulation des objets du monde conduit toujours à un geste de resubjectivation. Cette resubjectivation est le signe d'un pouvoir de la liste – un pouvoir lié à son énonciation : c'est la vieille croyance selon laquelle on peut faire advenir le monde par la nomination de ses objets. Avec notre dernier auteur, malgré un saut de plusieurs décennies, ce rapport de pouvoir, qui a changé, rappelle encore le personnage modianien dont l'orgueil se résolvait en une aliénation morose. Il aurait, bien sûr, fallu passer plus de temps à observer une progression similaire pour chacun de ces auteurs, dont les œuvres ont progressivement acquis une teinte nettement mélancolique au fil du temps. Et chez Pascal Quignard, le rapport à l'objet est entièrement passé de l'*hybris* de la pléthore à la mélancolie.

1. *Ibid.*, p. 54.

*Quignard, le mélancolique – ou « l'archive d'une ascèse »*

Fabre, *Souvenirs entomologiques*, page 782, magnifique et interminable description du nid qui commence par : Menus chiffons, fragments de papier, bouts de fil, flocons de laine, brins de paille et de foin, feuilles sèches<sup>1</sup>...

Liste d'Arthur Rimbaud : La littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance<sup>2</sup>.

Il faudrait toujours tenir la liste des envies irrésistibles dont l'objet est inepte. Ces désirs sont des traces étranges et profondes. Ces traces se sont nettement déposées dans notre chair mais traces de quoi ? Leur interprétation n'est pas toujours possible.

Les marottes qui tournent à l'idée fixe ou qui sont inutiles sont la plupart du temps des objets fossiles d'un autre monde qu'il faut garder tout près de soi comme des clés miraculeuses<sup>3</sup>.

Avant toute chose, il faut ici faire remarquer le statut générique particulier de l'écriture de Quignard dans ce livre, qui n'est pas un roman. Énonciativement, il se comporterait plutôt comme un essai – bien que les frontières génériques soient poreuses. Le sujet est donc à rapprocher d'une figure auctoriale, que l'on devine notamment à travers le regard particulier qu'elle pose sur les livres qu'elle cite. Quant aux sordidissimes, « objets tout-à-fait indignes<sup>4</sup> », ils illustrent à merveille la transformation imprimée par Quignard à l'appréhension contemporaine de l'objet.

Les objets listés par les auteurs des années 1960 obéissent aux lois de la série, à la reproductibilité, et à la pléthore qui en est la conséquence. Chez Quignard, les idées de possession et de pouvoir se sont éloignées, dans la mesure où les sordidissimes, objets qui peuplent ses listes (ou les listes des autres et qu'il reprend en charge), figurent le *reste*, les objets laissés dans l'ombre par la pléthore de la consommation.

Cette distance prise entre le sujet et l'objet est aussi très visible dans le choix, constant chez Quignard, de déléguer le discours. Car ce que fait Quignard dans *Sordidissimes* c'est, dans une large mesure, des *listes de listes*, ce qui est assez visible ici. La propension

1. Pascal Quignard, *Sordidissimes*, Paris, Grasset, 2005, p. 157-158.

2. *Ibid.*, p. 257.

3. *Ibid.*, p. 246.

4. *Ibid.*, p. 33.

à nommer les objets a été remplacée par une autre, plus distante, qui s'apparente à l'archive. « Jamais nous n'avons autant archivé ni autant commémoré qu'en ce tournant de millénaire<sup>1</sup> » dit Séverine Bourdieu, ce dont Quignard prend acte à sa manière<sup>2</sup>, en choisissant de rassembler les objets inverses à ceux de « l'évidence » baudrillardienne ; les objets inaperçus, ce que Bataille appelait la *part maudite*.

L'effet de pouvoir lié à la nomination s'est effacé au profit de la nécessité très derridienne de l'archive, comme la primarité de l'écriture disparaît au profit d'une secondarité qui multiplie les points de vue et choisit, comme expression de sa subjectivité, la posture de l'ascète plutôt que celle du démiurge. En filigrane apparaît bien sûr une autre figure, rattachée traditionnellement au XIX<sup>e</sup> siècle, qui serait celle du collectionneur. Mais cette identité ne s'incarne jamais vraiment, reste spectrale, car les sordidissimes ne sont pas le signe d'une positivité de l'objet, mais d'une absence ; ils sont la trace d'un désir devenu inidentifiable. On retrouve ici Derrida et son « objet de l'historien devenu le sujet spectral<sup>3</sup> ».

Que voulions-nous ? Nous ne le savons plus.

La liste pléthorique exprimait une angoisse : celle que le sujet soit remplacé par l'objet, c'est-à-dire rempli par l'objet. La liste mélancolique laisse s'installer le vide – et peut-être doit-on voir dans le « blanc » de Perec le signe avant-coureur de ce vide objectif. Un vide que la propension contemporaine à l'archive compulsive laisse entrevoir : que sommes-nous, en effet, si notre présent se constitue au fil des traces que nous en prenons, et à travers lesquelles nous le considérons sans l'atteindre ?

La posture de l'ascète est le moyen par lequel Quignard répond à cette question : il s'agit de laisser le sujet habiter le vide, le deuil, l'absence mélancolique. Pour terminer, je donnerai encore deux citations, qui se font écho. Une première réflexion sur la mélancolie, formulée par Giorgio Agamben, et qui montre qu'une telle résidence

1. Séverine Bourdieu, « Le passé en pièces détachées », *Modernités* n° 21, 2005, p. 403.

2. « Durant le XX<sup>e</sup> siècle le passé humain, d'un bond, s'est accru de centaines de millénaires, de milliers de sociétés primitives jamais étudiées, d'un jadis immémorial et continu, d'une terre entière inexhumée. Les vestiges humains, jusque-là invisibles au regard humain, se mirent à pulluler. » *Les Ombres errantes*, Paris, Grasset « Folio », 2002, p. 92.

3. Jacques Derrida, *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Paris, Galilée, « Incises », 1995, p. 65.

n'est pas incompatible avec l'affirmation de subjectivité propre à l'écriture. Propre également à la liste, celle de Quignard, qui clôt cette étude – et ouvre à la pensée.

La mélancolie offre le paradoxe d'une intention endeuillée qui précède et anticipe la perte de l'objet. [...] Dans cette perspective, la mélancolie serait moins une réaction de régression devant la perte de l'objet aimé qu'une aptitude fantasmatique à faire apparaître comme perdu un objet qui échappe à l'appropriation<sup>1</sup>.

Flétri, abîmé, flagellé, dédaigné, disparu, l'objet perdu est sans cesse renaissant<sup>2</sup>.

1. Giorgio Agamben, *Stanze. Parole et fantasma dans la société occidentale*, [1981], Paris, Payot « Rivages », 1998, p. 48.

2. Pascal Quignard, *Sordidissimes*, *op. cit.*, p. 96.